

## LE DIT D'HIER ET DES DEUX MAINS (EN FORME D'ÉDITORIAL)

Les deux prêtres discutent dans la pièce et je ne suis pas là. C'est cinq ans avant que j'apparaisse dans ce monde ; il est question de la Vallée des Ombres, de la Chine, du musée des Horreurs avec cordes et hâches qui ont servi à tuer, et de cette image d'un chien qu'on a chassé mangeant un étron trop glaireux sur les traces du Christ et faisant la grimace ; il y a des fleurs qu'on voit dans le jardin par la croisée et je n'existe pas.

Rien n'est égal à ce bonheur que celui de bientôt disparaître. La jouissance est à ce prix. Chute en avant de la fuite, répétition mortelle et sauvegarde en même temps : le fugitif que je suis trouve l'éternité dans sa course. Mon univers ne tient qu'à un fil.

On ne parle pas aux imbéciles, on leur donne des coups de bâton pour respecter leur étymologie, les plus violents possibles pour entretenir notre forme et les sortir de leur interminable mort. Pour ma part j'ai bien trop de milliers de pages encore à "mettre au propre" (au *net* ?) pour me soucier de mode, d'entregens et même de "poubellication".

J'ai trop peu d'une vie pour mener à bien ce que je désire. Bien sûr, si j'en avais eu le temps j'aurais expérimenté d'autres domaines plus avant : la Radio certainement, si proche de la Cosmologie, le Volume dans les Arts Plastiques, un peu plus le théâtre et surtout le cinéma, cet art total. Car la Cosmologie est un egregore ; on peut le prendre en n'importe quelle partie pour comprendre l'ensemble. Et il est vrai que les rares fois où j'ai eu l'opportunité d'une vraie rencontre, j'ai essayé "d'embrayer". Mais tout de suite la démesure entre la jouissance absolue de l'inscription et le maigre bénéfice social m'a fait retourner à la "chaudière".

*Le désir c'est l'Inscription, et rien d'autre.* Et la façon dont un autre désir va creuser plus avant la trace entreprise, poids de l'âme et cendres du cigare à Brooklyn. Passionner *l'instant d'écriture* à la tangence du monde en train de se faire, passant sans cesse du Chaos au Cosmos et ce faisant formant des Figures.

Tout l'appareillage critique, universitaire, analytique, institutionnel équivaut à néant.

Nous n'avons pas besoin des intermédiaires. Un d'entre nous l'a très bien formalisé en 82, lorsque nous projetions déjà l'installation de DAO dans les montagnes avec tout un appareillage cristallin : E.P.S. Élimination Pure & Simple des Intermédiaires. Par contre les Alliés sont nécessaires aujourd'hui que la marge est réduite à une peau de chagrin.

Déjà au tout début des années 90, dans ces mêmes montagnes, avec l'apparition des premières impressions numériques et des cd réalisables à l'unité, nous avons envisagé le systè-

me d'édition à stock zéro. Donc allons-y, les zozos, stockons zéro ! Le Zéroïsme éditorial c'est ça.

Aujourd'hui ça existe réellement, efficacement.

Alors, voyons, pourceaux vêtus de soie à côté de ceux que les Talibans ou les Birmans exterminent dans la jungle, nous ne saurions profiter de cette chance extraordinaire de disposer au moindre prix d'outils fabuleux, de moyens techniques de réalisation de grande qualité pour œuvrer à une foule d'inscriptions sur les supports les plus divers ?

Nous renoncerions à créer dans une autonomie absolue de la musique, des films, de diffuser une masse considérables d'écrits, de travaux et de documents à travers le monde, anarchie radicale dont Vigo n'osa jamais rêver ?

Liberté de pouvoir diffuser ça immédiatement à une quantité de chercheurs. Je ne dis pas que les internautes valent mieux que les autres ; simplement le Zen se retourne parfois en Net grâce à ses liaisons transversales inédites, et de vrais opérateurs de pensée, venus de la Cordillère des Andes ou de la Corniche des Cévennes finiront bien par aller *là*, et foncer dans le C.O.N. si tel est leur nécessité vitale.

Après, qu'éternellement l'Université veuille attiffer le bris misérable qu'est toute quéquette avec des plus-value, que la corporation des typo-libraires-éditeurs-auteurs-patentés en chemise à jabot et soufflets sans rapière en rajoute, se gargarise ses pituites en colloque et que là-dessus encore cette plus grosse enflure du marché grenouille, ça c'est une autre histoire, mais pas la nôtre.

“*Sans s'autoriser de personne d'autre que de soi-même ?*” entendrait-on sussurrer des petites suceuses du Bois Maudit, pour peu qu'on leur ôte un instant le bouchon glaireux...

Non, bien sûr, et semblablement à la médecine, “*cette science qui a le Vivant pour objet et qui donc est un Art*”, comme dirait le Père Larre, tout au long de ces années on a eu l'expérimentation qu'il faut et du moins croisé les Maîtres vivants ou morts qui conviennent à notre étai, parmi lesquels Segalen ne fut pas le moindre, en allé se perdre dans les déserts de la Chine et de ses signes pour se sauver par “cette étude en apparence ingrate” du danger de faire de la littérature.

Donc jouons le jeu au seul endroit où le hasard nous a mis ; appelons ça le destin.

Par contre n'oublions jamais qu'il faut revenir aux Pauvres, aux Misérables, aux Moins-Que-Rien de la Tribu dont on est, et se reposer sans cesse la question de l'engagement de cette manière.

Pour moi l'écriture en lambeaux, l'inachevé est la seule forme qui convienne, car les pauvres n'ont jamais une histoire ni une pièce à eux : elle ouvre par toutes les faces sur les cataclysmes de l'univers, elle se déchire à chaque pas, s'émiette, part en lambeaux et ne réussit jamais à prendre consistance, toute de fatrasie et de grinçants refrains mais aussi de trous de ciel dans le toit.

*Disons Didier Naskonchass,*

*Mort en Décembre 1949.*